

Cahiers
Paul Valéry

2

«Mes théâtres»

nrf

GALLIMARD

Souvenirs et témoignages

« MES » THÉÂTRES

Un théâtre « vécu »... des histoires, des intrigues, des répliques et situations de comédie, de faux dialogues, des disputes avec le « monsieur », les accents et gesticulations qu'il prêtait à ses marionnettes et aux personnages qu'il avait lui-même peints et découpés, — tout ce qu'imaginait notre père pour nous distraire sans jamais afficher « relâche » fut le privilège d'une enfance animée par ce magicien qui ne se lassait pas de raconter, de plaisanter en s'inventant mille farces et d'invisibles comparses, d'agiter les ficelles de burlesques fantoches ou les noirs profils de nos ombres chinoises, de nous chanter l'opérette, d'en appeler à la fable et à la tragédie... apportant à la vie entière une couleur, un mouvement, une fantaisie qui la faisaient toujours nouvelle, toujours attrayante et comme s'il nous la *jouait*...

L'accord parfait de la diane de sa voix claironnée sonnait nos réveils. Aux repas et parlant avec sa mère dans la langue et au rythme d'un Leporello leurs mimiques, leurs rires complices semblaient d'un vaudeville ou du plus vif moment de la commedia dell'arte... Avec ma mère c'était plus sérieux et plutôt l'opéra! lorsqu'elle attaquait le troisième acte de la *Walkyrie*, tentant d'arracher au simple clavier du salon les foudres et fracas des cuivres wagnériens, ou s'effaçant en pia-

nissimi pour laisser s'essayer auprès d'elle un Wotan d'occasion...

Tel se vivait le gai théâtre de notre existence. L'autre, le petit théâtre trouvé dans un soulier à Noël, nous ravissait avec son rideau à plis et ses décors en trompe l'œil, la rue naïve d'un village, le jardin où statues et bosquets permettaient à l'époux comme au traître de se dissimuler, à notre père de ménager des effets et dénouements dignes de la féerie de *Rothomago* qui avait enchanté sa propre enfance. Trop exigü pour l'y représenter non plus que la Thèbes d'*Amphion* édifiée au son de la lyre ou les terrasses suspendues de *Sémiramis*, « *le petit espace calme* » de notre modeste scène aurait pu accueillir le banc où la main de Faust « *se trouve et se crée le réel* » et l'arbre élu par Méphistophélès pour... tenter « *encore une affaire de Frrouit...* ».

Se cherchant un nouvel avenir au répertoire... Le Diantre déjà hantait les récits, les pièces du futur auteur de *Lust ou la Demoiselle de cristal*... sans l'empêcher de confectionner pour les menues églises que nous nous amusions à fabriquer tout un clergé de carton dont chaque silhouette répondait à une mission bien définie. Ainsi de l'abbé promu aux aveux, vêtu d'un surplis, et assis pour l'éternité, son indulgent pavillon abaissé vers le pénitent... Notre première crise religieuse et le schisme qui s'ensuivit firent de lui un martyr... Il brûla avec tous nos prêtres, nos évêques, comme autant de Savonarole... et à la même flamme fondirent ostensoirs et chandeliers acquis un à un sur les faibles deniers de ce culte privé. D'un geste moins impie, avions-nous enterré notre pape dans une boîte de fer-blanc au fond du parc du Mesnil... et rendu aux rayons de la bibliothèque la collection des *Mercure de France* qu'avec l'indulgence paternelle nous avions prise pour marches de nos autels... ô Vallette! ô Rachilde! ô Léautaud!

Notre « Pap » — sans *e* celui-ci — encourageait nos jeux, veillait à l'équilibre de nos constructions, participait à toute tentative qui lui rappelât son goût précoce et prédominant pour l'architecture, pour « *les fastes mystiques des cathédrales* », ou pour les conceptions scéniques admirées dans sa jeunesse, un *Lohengrin*, un *Faust* dont la machinerie l'avait particulièrement frappé. Ce goût, cet attrait s'alliaient à un sens inné de la repartie et à un don d'imitation qu'il réservait aux éclats du pittoresque patois entendu jadis dans les ruelles sombres et aux feux éclatants de ce port de Gênes comparé à « *la scène d'un théâtre où ne viendrait agir, chanter, mourir parfois qu'un seul personnage : la Lumière!* »

Nos maladies excitaient la drôlerie de ses inventions, chacune devenue une fête et le meilleur des remèdes sa présence plus tendre et distrayante que jamais auprès du petit lit suspect et de l'enfant fiévreux... Nul doute que ce ton, cette cadence ne fussent en rien comparables à l'élégante recherche de Mallarmé commentant les images projetées sur un mur de sa maison. Chaque séance était préparée. Ma tante Julie Manet avait peint sur les verres de la lanterne magique les moindres faits de ces paisibles jours que l'on présenterait le soir aux amis, riverains de la Seine, — et dont « monsieur Hérodiade » se ferait alors le disert et précieux « speaker ». L'aventure de la jeune Anglaise tombée dans un fossé boueux en regagnant Valvins à la nuit par la forêt, prestement relevée et quelque peu lutinée par de joyeux conscrits qui l'avaient suivie, la fureur du bas-rouge de la blanchisseuse voisine des Mallarmé la voyant rentrer toute crottée de glaise... firent l'objet d'un spectacle inoubliable! Après un demi-siècle ma mère n'avait pas fini de s'en divertir, évoquant le Maître rimer dans un sourire : « ... Et le chien moins galant que les pantalons rouges... »

Sans rimes ni saisons... mon père se laissait simplement

aller à son humeur badine toujours prête à jaillir en mots et traits cocasses, en caricatures comme on les voit dans ses albums de dessin et ses cahiers d'écolier... plutôt que dans les *Cahiers* plus tardifs et de toute sa vie où — pour accompagner sa pensée, la distraire ou provoquer — au fil des pages poétiquement passent des voiles ivres de vent, dorment les chambres de ses voyages, s'ouvre la croisée à la rose aurore, s'étirent de longs ciels et des vagues. D'une tout autre main il esquissait des projets de décors visant au fantastique, d'illustrations qu'il reprendrait à l'aquarelle, à la gouache, au burin, comme la loge d'Opéra chère à Edmond Teste, la haute stature de l'Homme de Verre « *frémissant à l'infini des miroirs* », — le café où IL rencontre l'autre, le témoin... son double ou sa différence?

C'est ce cadre qu'adopta le metteur en scène pour monter *Monsieur Teste* dans l'obscur cénacle du Petit Odéon — petit « *temple* » eût dit mon père — où fervents et néophytes, également muets et recueillis, suivaient comme une liturgie cette sorte de confiance pour l'esprit, d'expérience intellectuelle et métaphysique empreinte d'une poésie fondamentale. Ayant été l'instigatrice de cette création théâtrale « sacrilège » selon certains... je ne me sentis rassurée et absoute au regard de mon auteur! qu'à l'heure des applaudissements qui saluèrent la subtile adaptation de Pierre Franck et la remarquable interprétation de Claude Winter et Michel Duchaussoy autour de Pierre Dux, — chacun concourant par son talent à assurer au texte valéryen *dit et oui* une puissante et indéniable emprise sur les spectateurs.

Une même impression s'était imposée en écoutant les protagonistes de *L'Idée fixe* en construire le discours avec des plans, des lignes, toute une structure verbale et une virtuosité qui ne laissaient échapper la moindre de ses multiples et savantes variations, — en écoutant *Eupalinos* et *L'Ame et la Danse*

superbement énoncés par un Socrate-Raymond Gérôme et un Phèdre-Yves Gasc dans la classique ordonnance d'une cour XVII^e au Marais qui en rendait le plus juste et bel écho, — dans « *ce théâtre qui ne serait pas de planches, mais d'une architecture de noble matière...* » rêvé par mon père.

Souhaitant jouer *L'Idée fixe* et se souvenant d'avoir été le « grand patron » d'un film connu, Pierre Fresnay pratiqua pour l'adaptation à la scène de délicates amputations et les plus fines sutures. Au fur et à mesure de ses opérations, surgi en trombe à la maison il venait les soumettre à notre diagnostic, et filait aussi vite en s'excusant toujours de prétendues maladresses, d'imaginaires bévues, de gaffes insoupçonnées! Au début, les répétitions se passaient dans le sous-sol de la Michodière. Chaises défoncées, vieilles tables, caisses de champagne! tout un arsenal bancal figurait « *les blocs de béton qui défendent les ouvrages avancés des ports de mer* » dont un dessin des *Cahiers* m'avait donné l'idée... plus branlante alors que fixe, et fort périlleuse pour les pas inégaux du *Docteur* et du *MOI*. Un authentique médecin seul admis à nos séances de travail parfois veillait sur les acrobaties de son ami Fresnay et de Julien Bertheau. On sait la suite, le succès de la pièce ici, à Bruxelles, à Neuchâtel, où j'allai me réjouir de l'accueil des salles étrangères à leur extraordinaire prouesse, et goûter la chaleureuse ambiance d'une troupe en tournée.

Si j'ai pris une part très active à chacune de ces réalisations — d'où ce titre « *MES* » THÉÂTRES qui a pu surprendre — la première et pour moi la plus passionnante fut la création de *Mon Faust*. Bien avant d'assister à sa naissance, j'en avais vécu la gestation dans la petite villa pointue juchée sur la presqu'île de la Malouine, à Dinard où mes parents vinrent me rejoindre à l'heure d'exil de juin 1940. Le jardin abondait de fleurs, la table de mets encore! variés et délicieux. La vie offrait un contraste poignant entre la splendeur d'un été rayonnant...

et les âmes si lourdes, les pas pesants martelant le pavé... la dévorante angoisse.

Sitôt rassuré sur le sort de nos proches, mon père se jeta au travail, avec frénésie et presque furieusement! Jusque loin dans la nuit le clic-clac de sa machine à écrire scandait le silence, et si je m'en alarmais : « *C'est nerveux, c'est pathologique* », répondait-il. Ce n'était pas la première fois que la fébrile anxiété de sa nature portée à l'extrême sous l'empire des circonstances se transformait en énergie créatrice et en *acte*. Le sentiment de révolte, d'impuissance, de douleur en face des événements en rendirent alors la nécessité presque vitale « *...sans quoi je serais mort de rage et de désespoir* ». Il n'était que d'oser le regarder pour le croire, le visage ravagé, abandonné à une entière et bouleversante tristesse...

A cet endroit, à cette époque, les bombes étaient rares, les consignes sévères. Un soir, tard, on frappe violemment à la porte : deux soldats en armes! Ils s'emparent de mon père, chacun par un bras ils l'entraînent au-dehors... et nous, les cinq femmes de la maison, muettes d'effroi, figées sur place, attendant... Mais *ils* voulaient seulement montrer la lueur de sa lampe largement répandue sur le sol au monsieur qui écrivait un *Faust* d'une main « *ressemblant à la main de Goethe* », et n'entendait pas plus la langue fleurie de Marguerite que leur brutal langage...

Parfois s'accordait-il quelque promenade sur les contours de la mer éclaboussés d'embrun, retrouvant les gestes de notre enfance pour guider sa petite-fille dans le chaos rocheux tout en contant des histoires de diables, moins grinçants que les Astaroth et Bélial à ces « *chastes oreilles* » que ne menaçait pas encore « *un petit trou d'aiguille pour les perles* ». Parfois éprouvait-il sur la famille réunie l'effet d'une réplique, sans nous livrer la clef de ce qui se tramait là-haut sur sa table de travail, — sans nous révéler que l'odeur du

lait brûlé à son premier café de l'aube parfumerait toujours le III^e acte de *Lust*, confondant le serviteur par la malice du sortilège!, — qu'un charmant enclos de verdure où il allait méditer et se souvenir... lui inspirerait le « JE RESPIRE ET JE VOIS » du second acte, et que « *le soleil qui verse si généreusement son sang de pourpre* » à jamais refléterait l'embrasement du ciel que nous allions guetter ensemble, et chaque jour un peu plus tôt, là où une large ouverture de la côte montrait vraiment courbe la ligne de l'horizon, et plus grandiose et saisissant l'incendie du couchant sur la mer...

Quand pâlit la saison et que mon père dut affronter le Paris de l'Occupation, on conçoit qu'il n'ait pu retrouver le même état d'esprit ni la disponibilité de ce temps hors du temps qui lui avait permis de composer les deux « Ébauches » d'un *Faust* si longuement pensé. *Lust* fut éditée sans avoir été terminée et sans qu'il cessât d'y retoucher : « *Ton vieux père s'est remis à tripoter les diables, m'écrivait-il. Il en a mis un autre sur la scène du III^e acte. Cela fait un certain épat... Il y en a un qui est effrayant. C'est un incube-succube et qui tient des propos terribles. Je crois que nul théâtre n'entendra jamais cela!* » Et avant la seconde édition : « *Le pauvre Faust est là. J'ai rouvert son énorme dossier, car Gagat* » — amical diminutif pour son cher Ga(ston) Gal(limard) — « *va imprimer 2 + 2 actes — 50 exemplaires — et je me demande si j'y joindrai ou non le troisième acte de Lust, l'acte des diables qui ne se dégage pas. Elle ne peut se défaire de son vice initial qui est d'avoir vécu de réplique en réplique. Je suis un drôle de dramaturge!* »

Le drôle de dramaturge en donnait volontiers lecture à ses amis, usant de tous les timbres de sa voix, s'amusant à ce jeu... mais songeant à de meilleurs interprètes pour sa pièce... Guitry en *Faust*? Jules Berry, le Diable? L'ayant lue

à Jovet, il fut très déçu de l'entendre déclarer « injouable » par le grand comédien qui ne l'ayant écoutée qu'en partie la trouvait d'autant plus inachevée... « *On me dit que le dialogue est très vivant. Mais il y a trop d'idées. Il faudrait un petit théâtre et un public comme on n'en fait plus. Et puis quels acteurs?* »

La réponse à sa question, quelque vingt ans plus tard fut une autre question, posée par Pierre Franck entre la belon et le steack au poivre d'un déjeuner que je n'avais pas osé décliner aussi... après tous les NON! que depuis la mort de mon père nous opposions à son vœu de représenter LUST et à tous les noms d'acteurs qu'il nous proposait : « Allez-vous cette fois refuser Pierre Fresnay, Pierre Dux, Danièle Delorme? » Attendrie par sa constance, éblouie par une telle distribution, je lui promis de monter à l'assaut de ma famille jusqu'au dernier fortin!... le plus réticent d'entre nous qui finit par me dire, de guerre lasse : « Et puis fais ce que tu veux avec *ton Mon Faust*. » La plus jeune, ma mère évidemment! s'était sans hésiter ralliée à l'offre de Franck devenu depuis peu l'un des directeurs du théâtre de l'Œuvre.

Tout se déclenche, se décide aussitôt! On vient chez moi discuter décors, costumes, des maquettes étalées sur mon tapis aux robes de Danièle, des « *oreilles de bouc* » du Malin au flash musical de Boulez attrapé au vol! de la porte de papier qu'il crève d'un bond à la cravate romantique du Disciple! Tout se dessinait sans peine... mais l'*essentiel!* le texte tristement déchiffré dans le bar du théâtre, les tristes traits de craie sur le parquet qui rétrécissait l'action, les figures moroses... l'ensemble parut sinistre à la novice que j'étais! la pièce « injouable » et promise au plus noir des fours! MON *Mon Faust* pesait alors bien lourd sur ma conscience!

Et puis soudain le miracle se produisit! A chaque répéti-

tion, sous l'impulsion aussi discrète qu'efficace de l'habile adaptateur et metteur en scène, le dialogue se « dégageait », les rapports entre les personnages gagnaient en vivacité, en vérité, leurs attitudes en liberté et finesse d'expression, — Danièle plus poétique, Dux plus inquiétant, un sourcil levé plus haut, la bouche plus sinueuse, plus démoniaques ses apparitions, ses persiflages! Pierre Fresnay de plus en plus envoûtant dans la scène du jardin que l'auteur semblait lui avoir dédiée pour le porter lui-même « *au comble de son art* ». Ce long monologue, comme une rêverie et comme incertaine, où il feignait d'aller à la découverte du mot le plus harmonieux et le mieux accordé à sa pensée... se développait en nuances, en silences, en modulations dont la vertu incantatoire et l'enchantement agissaient sur les publics de tous âges et de toutes conditions... comme je l'ai observé pendant les trois cents représentations que j'ai presque toutes suivies!

Je savais tous les rôles, en connaissais toutes les intonations, j'aurais pu être une manière de « doublure » universelle! S'il arrivait à Fresnay de se tromper d'un mot il me cherchait du regard dans la salle, sûr que je l'aurais remarqué, inquiet et repentant! Cette admirable conscience des artistes, si humbles dans leur souci de perfection, si exigeants envers eux-mêmes, m'emplissait d'admiration, et d'une agréable surprise leur gentillesse, leurs égards que je me reprochais de voler à mon père... comme j'usurpais son « rôle » et sa qualité d'auteur. On me demandait des avis, des conseils! on s'embrassait énormément. Chacun me traitait en amie, du plateau aux coulisses, des vedettes à l'habilleuse, des machinistes à l'excellente M^{me} Paradis... qui précipitée du haut de son céleste nom à l'enfer des ténèbres — sous la rampe — ne paraissait pas trop souffrir de souffler aux affreux démons le soufre de leurs blasphèmes!

Dans la salle vide des répétitions j'évoquais le Pap de notre petit théâtre, amusé ici de voir vivre les créatures de son imagination, curieux de chaque détail, blaguant avec l'un, les séduisant tous par son affable simplicité, — et infiniment plus heureux sans doute dans l'atmosphère amicale et charmante de l'Œuvre qu'à l'Opéra... où je l'ai vu exaspéré par la mise en scène d'*Amphion*, ses idées trahies, et plus ridicules que tout les hautes perches brandies comme des cannes à pêche par les bâtisseurs de la ville de légende! —, ou à la Comédie-Française lors de la représentation du *Solitaire* en avril 1945. Sous l'empire de la maladie, déjà très souffrant..., agacé de s'entendre, impatient d'aller fumer, il ne tenait pas en place, parlait, critiquait. Des loges voisines on l'apostrophaît! et sa petite-fille qu'il avait voulu emmener le suppliait : « Sois sage, grand-père, écoute! »

Il ne devait pas être beaucoup plus âgé qu'elle ne l'était alors, qu'il commençait à noter des arguments de comédie, des « fragments de drames », à s'enthousiasmer pour de célèbres acteurs, pour Faure en Méphistophélès dont ses quinze ans jugeaient le rôle écrasant et difficile « *car c'est un personnage qui frise le grotesque en restant dans le terrible, qui doit avoir les manières d'un gentilhomme, le félin du tigre. Il doit être élégant, menaçant, toujours un sourire sur les lèvres... Il doit se tordre comme un serpent, apparaître, disparaître subitement, s'incliner avec ironie...* ».

Si inventif qu'il fût et si captivé par le thème de Faust, ce jeune Paul Valéry n'a probablement pas imaginé qu'un jour les lents camions des tournées théâtrales traverseraient les campagnes, les frontières, avec tout leur matériel d'accessoires, de décors et de praticables, et portant sur leurs flancs en énormes lettres rouges les noms associés de FAUST et VALÉRY! qu'ainsi grâce à lui s'aventurerait sur les routes le mythe le plus ancien du monde, venu du Moyen Age en

passant par Goethe et Marlowe, chanté par Berlioz et Gounod, et ressuscité une fois encore par M. Teste, son ancêtre dans la figuration valéryenne...

Agathe Rouart-Valéry.

PAUL VALÉRY, LE THÉÂTRE ET MOI

Le monde était opacité en l'an 40 du xx^e siècle, celui qui s'est si tragiquement moqué de nous! Nous vivions dans l'anxiété et je dois avouer que si j'ai surmonté cette longue traversée du Styx, c'est grâce à Paul Valéry, à son œuvre, à son vers célèbre : « Le vent se lève, il faut tenter de vivre! », je me le répétais à satiété, il signifiait l'espoir. Puis naturellement, je me suis glissé dans l'univers du poète et pendant quatre ans je me suis nourri l'esprit à sa source limpide. J'aimais le théâtre avec passion et je crois de façon tout à fait désintéressée, je le voulais exemplaire et serviteur du verbe. Je ne comprenais pas qu'un écrivain du génie de Valéry n'ait pas été envoûté par les arcanes si curieux de la scène, il me semblait qu'il les eût percés d'une plume délicate pour notre bonheur, j'en voulais à mes autres idoles, Jovet et Dullin, de ne pas l'avoir attiré à eux, forcé à composer quelque chef-d'œuvre, hélas, nous passons parfois à côté de la chance et la laissons s'enfuir.

Donc, les ténèbres peu à peu se fluidifiaient, nous redevenions des êtres humains, un temps de patience encore pour respirer la senteur si douce de la liberté... reconquise, nous pouvions maintenant accomplir notre destin.

C'est ainsi que le jeune homme au teint garance qui appuya

son doigt tremblant sur le bouton de sonnette qui allait lui ouvrir la porte d'un palais aux mille sortilèges, c'était moi devant l'appartement de Valéry. Il accepta de me recevoir, me ravit par l'étendue de sa culture, il avait l'œil tout en malices, le geste rapide et quand il parlait, les phrases se teintaient d'un je ne sais quoi de tendresse. Je lui fis part de mon désir de présenter *La Cantate de Narcisse* au public du petit Studio des Champs-Élysées, il me regarda avec une stupéfaction si atterrée que je faillis bien ce jour-là perdre ma voix, c'est une sensation extrêmement pénible de la sentir s'enfoncer au fond de la gorge! Bref, je la récupérai au prix d'un courage fort estimable et je lus d'abord dans son regard une sorte d'acquiescement, puis il me dit : « Allez-y mon petit, les originaux m'ont toujours paru attrayants, leurs délires rendent la vie parfois plus amusante, bonne chance, faites-moi un signe lorsque vous répéterez, je viendrai vous écouter. » Je descendis les marches de l'escalier à une vitesse de record du monde : j'avais le droit de m'employer à mettre en valeur ce Narcisse enchanteur. Nous travaillâmes de longues semaines, il vint une première fois, s'assit non sans quelque crainte d'assister à la naissance d'une catastrophe, mais il s'y résignait, cependant il fut surpris de constater que ce n'était pas si mal, et davantage le soir du grand jour lorsque les spectateurs de la première représentation le réclamant, il monta sur le plateau et fut l'objet d'une ovation très émouvante car elle ne devait rien à la courtoisie. Nous bûmes le champagne, il était heureux, nous jouâmes trois mois consécutifs notre *Narcisse* qui ne retourna à l'onde que par la cruauté du calendrier : le Studio n'était plus libre.

Je le revis, il me confia qu'il avait toujours eu une attirance pour le théâtre, mais que la nature même de cette discipline lui paraissait incompatible avec la forme de sa pensée, « c'est le domaine de Bourdet », expliquait-il, bien sûr, Valéry a vécu

une époque où un auteur dramatique était tenu à certaines lois dont il ne pouvait s'écarter sous peine d'être jeté aux lions par la critique. Néanmoins, de même que Faust le hantait, le théâtre le fascinait, c'est pourquoi, depuis longtemps déjà écrivait-il sous forme de dialogue *Mon Faust*, il mourut avant de l'avoir achevé. Je me souviens de certains passages qu'il me lisait d'une voix légèrement chantante... « Tous les politiques ont lu l'histoire, mais on dirait qu'ils ne l'ont lue que pour y puiser l'art de reconstituer les catastrophes... » Je me souviens de son fils Claude quelques mois plus tard, déchiffrant devant moi, mot après mot, acte après acte, ce *Faust* que je convoitais pour participer au concours des jeunes compagnies. Claude après avoir consulté sa sœur et son frère me dit « oui », le ministère, organisateur de la manifestation, émit des réserves, ces messieurs trouvaient l'entreprise trop difficile, toutefois, ils fléchirent et nous admirèrent à concourir. La salle Charles-de-Rochefort était comble, « des gens accrochés aux lustres », lisait-on le lendemain dans un quotidien du soir! Un succès pour ce premier contact de *Mon Faust* et du public, mais le jury nous plaça hors concours, j'en demandai la raison à l'un de ses membres éminents, il me répondit tout de go : « Vous comprenez, choisir Valéry, c'est trop facile, vous jouiez sur le velours. » Oh rage! Oh ironie!

Encouragé par l'accueil que nous reçûmes, je décidai de poursuivre la carrière de la pièce régulièrement dès la rentrée théâtrale, il me fallait obtenir l'adhésion de la famille de Paul Valéry, deux théâtres offraient leurs salles, nous avions le choix, je partis pour Dinard, plein de projets et encore plus d'espérances. Les Valéry se reposaient dans une villa juchée dans les hauts de la ville, je montai la dernière côte en courant, le cœur battant la chamade, j'articulai ma demande... vainement... vainement...

Enfin, passons, oui, passons vingt ans ou presque. 1962 :

Cahiers
Paul Valéry

2

«Mes théâtres»

nrf

GALLIMARD

